

Apprentissage de la langue, espace interculturel et renforcement de la culture première

J.J. Van Vlasselaer
(Carleton University)

Il ne s'agit pas ici, seulement, de parler d'apprentissage de la langue, de définir les notions de culture, de culturel, de multiculturel; il s'agit surtout, à partir de tout cela de vous présenter le concept d'interculturel; c'est aussi par rétroaction, par rapport à ce qualitatif dynamique d'interculturel, de vous faire réfléchir sur les fins, sur les buts de notre enseignement, qui est un enseignement essentiellement non positiviste; c'est enfin de montrer l'intérêt fécondant de l'interculturel sur la prise de conscience de la culture de départ.

Tout d'abord, deux rappels. Et pour commencer une première question. Pourquoi parler de culture à des personnes intéressées à la langue? Vous le savez aussi bien que moi: parce que la langue est l'un des axes dynamiques de la culture. La culture, elle, recouvre, reflète, pour ensuite décoder, tout ce qui est original, singulier, propre à une ethnie, à une nation et qui, en plus de l'univers de la parole, de la communication, qui intéressent particulièrement les professeurs de langue, comprend aussi ceux du mythe, de l'idée, de la raison, de

la conscience, des rites et des croyances même. En d'autres mots, la culture est fondamentalement un rapport que nous créons avec notre corps, le corps des autres, avec notre environnement. Edgar Morin ajoute qu'elle est "merveilleuse adaptation aux conditions et problèmes locaux". B. Cyrulnik lui donne une dimension temporelle: "un moyen d'orientation dans un monde au départ informe et anodal". Une forme d'orientation, bien sûr, qui serait un moyen de filtrer le chaos d'impressions contradictoires. Qui classe les impressions, sépare et réunit réel et imaginaire, trace des frontières entre le soi et l'autre, entre le passé et le présent, entre rêve et réalité, qui propose des critères de distinction et d'action, régularise l'interaction entre sapiens et demens, bref, qui propose une interprétation du monde en installant des clôtures. Dans le cas de la parole, du langage, ces clôtures sont des clôtures sémantiques. Ainsi la culture classe, sépare, trace, propose, régularise, installe, invente la clôture. Elle incarne alors un système de valeurs qui, sur un accord de sensibilité, possède un pouvoir structurant de cette structure mentale permettant d'ordonner la vie dans le monde, dans notre monde. C'est ainsi que l'on crée avec plus ou moins de cohérence une civilisation, ce que, en d'autres mots, Malraux a appelé, "la culture agie".

Oui, la culture est lecture du monde. Une lecture-pont entre mémoire et projets. Porteuse de mémoire,

développement de virtualités. Elle permet communication avec l'autre dans le même environnement, elle est lien entre le dehors et le dedans. Alors, quand elle est monoculture elle est lecture de notre monde, mais quand elle est interculture, elle est lecture du monde.

La mémoire de la culture est porteuse d'intuitions profondes, de savoirs accumulés, de dialogues enfouis comme des poupées gigognes, de valeurs esthétiques; elle est fonctionnement essentiellement analogique, tout comme ce dont elle est le résidu: le concret, l'émotion, le contexte, la situation, l'écosystème.

Son développement en virtualités provient, naît de sa qualité de grille-de-lecture qui, contrairement aux clichés auxquels on réduit trop souvent la culture par notre pensée mécaniste, parcellaire, linéairement rationnelle, est d'abord une possibilité d'assimiler en elle ce qui lui est d'abord étranger, variable selon sa vitalité et qui ensuite permet au hasard d'acquérir une signification, devient hypothèse sur la manière dont l'être se structure dans son environnement.

Les paléontologues situent autour d'il y a 400.000 ans la domestication du feu, autour d'il y a 100.000 ans l'emploi des premières sépultures, autour d'il y a 35.000 ans l'apparition de l'art. Ne vient-on pas de découvrir à

Combe d'Arc dans d'Ardèche française de superbes représentations rupestres comportant une signalétique (points rouges, mystérieux cercles accolés, mains négatives et positives)? Les artistes du paléolithique connaissaient la perspective que l'on a l'habitude de dater de la renaissance... Dans une perspective où il faut donner du temps au temps, l'expression culturelle emboîte le pas au cérémonial funèbre, premier geste culturel, première assimilation de ce qui nous paraît le plus étrange, première hypothèse par laquelle nous nous structurons par rapport à l'ici, première clôture, clôture définitive aussi, qui permet la signification de la vie.

La culture est née lorsqu'on sait qu'on va à la mort. La clôture signifiante de la culture est bien la réalisation de notre finitude, limitation ultime et extrême source. Elle permettra de vivre, de penser son voisinage, de le partager. Comme nous, la culture lutte pour son existence et meurt de créer. On y fait face à la mort, on la brave pour "revenir coudre la tradition d'hier à la vivacité d'aujourd'hui". La taumachie est un fait culturel exemplaire. "La Nuit étoilée" de Van Gogh également. "Le Chant de la Terre" de G. Mahler. Une cérémonie No ou le Jardin Zen à Ryonji. Ainsi la musique, "confrontation dialectique avec le cours du temps" (Michel Serres, *Esthétique sur Carpaccio*, 1975), ainsi la parole, régulateur immédiat de notre environnement temporel et spatial,

produit-producteur audio-visuel, le sont autant, plus diluées, quand ils sont plus généralisées; aujourd'hui, malheureusement plus banalisées parce que mécanisées.

En quelques minutes, nous avons couvert le concept de culture à partir de plusieurs angles, de contenu, de forme, de son histoire et de ses moyens de décodage, anthropologique, sémantique... Ajoutons-y une dernière, plus politique dans le sens premier du terme: une culture ne se définit pas par l'efficacité de ses outils, de ses armes, de son produit national brut, de la solidité de sa bourse, mais par la conscience des fins et du sens de la vie. Cette définition, basée sur des réflexions de Roger Garaudy, rejoint la précédente, car la conscience des fins et du sens de la vie ne proviennent-ils pas de notre façon de clôturer c.-à-d. de comprendre la mort?

Pour l'exprimer, bien sûr, il doit y avoir à la source de toute culture, rencontre, association, et dès le départ, par cette rencontre entre plusieurs individus, entre plusieurs singularités, métissage, interaction, chimie.

Aujourd'hui que les cultures font face les unes aux autres, un métissage au second niveau devra se faire, est en train de se faire, par la mondialisation des échanges, la suppression des distances, la fragilité des frontières terrestres, court circuitées par les ondes hertziennes et les images télévisuelles, par l'omniprésence aussi de tous

dans la vie de chacun. Avec cette mondialisation, il y a danger de banalisation, d'homogénéisation, de standardisation des moeurs, de dégradation des diversités, surtout lorsque l'assaut est mené par une seule culture qui tente de transformer l'homo sapiens en homo-economicus, l'être-projet en être-objet. Ce dernier cas est le lieu rêvé autant pour l'individualisme forcé qui mène au fanatisme de la différence, que pour le totalitarisme culturel qui cultive le nivellement des différences et récuse la pluralité.

Si, par exemple, la culture occidentale possède un certain nombre de qualités dont, par exemple, celle de la rationalité autocritique qui permet de voir justement les carences et les failles de notre propre culture, celle de l'émancipation individuelle (et qui vient des Lumières du XVIII siècle, accordant à tout être un esprit apte à la raison, lui conférant ainsi une égalité de droits, qui sera berceau de la tolérance...), cette autonomie, cette émancipation charrie en même temps les toxines négatives de l'individualisme développé pendant la période romantique, menant à l'atomisation, à la non-solidarité...

Aujourd'hui, sous le rouleau compresseur du soi-disant développement, réducteur parce qu'il ignore les problèmes humains de l'identité, de la solidarité, de partage, de la communauté - aujourd'hui mondiale -, qu'il raye au

niveau culturel les savoirs millénaires accumulés: - voyez l'Afrique - les sagesses de vie comme "la coopération communuelle"; - voyez le bouddhisme - les valeurs esthétiques où réalité intérieure est traduite en signes; - voyez les intuitions profondes sur les relations espace-temps que possèdent encore les aborigènes australiens avec les dreamwalks, et comparez à la tendance de notre société occidentale qui en fait la dernière des priorités si tout ceci ne peut être monnayée.

Passons à un cas-modèle: quand un être en rencontre un autre qui vient d'une autre sphère culturelle, le processus multiculturel s'installe. Cela a toujours existé lors des migrations, à plus forte raison, aujourd'hui, lorsque répercuté par ce que j'appelle, la médiatisation du monde.

Ceinturée de satellites, reliées par des ondes messagères, par des messageries d'information, par des réseaux de compagnies aériennes, correspondances de plus en plus immédiates, la pluriculture nous mitraille de toutes parts. Ou au moins ce que l'information, toujours déformante parce que réductrice et digitalisée, veut bien en refléter. N'oublions pas ce que le sociologue Jean Baudrillard dit de la société d'information: que celle-ci est le "crime parfait": "la résolution anticipée du monde par clonage de la réalité et extermination du réel par son

double". N'oublions pas ce que le poète irlandais T.S. Eliott écrivait: "Where is the wisdom we lost to knowlegde?", que nous prolongeons par "Where is the knowledge lost to information?". L'information essentiellement numérique est une réduction, une falsification du monde réel, qui, lui, est analogique, concret, culturel, et dans lequel nous vivons.

Selon Baudrillard, la perfection de l'information recèle en germe le secret de la disparition du monde. C'est quand la carte dévore le territoire. Quand tout projet devient objet, objet codé. Elle nous empaille dans notre identité stérile, muséifiés vivants, comme les populations entières transfigurées in situ par décret esthétique ou culturel, clonés à notre propre image. Le Français réduit à son vin, son fromage et son béret. L'Allemand à ses saucisses, Goethe et Wagner. L'Italien, aux spaghetti et à la mama napolitaine. Le Japon aux images de geisha, aux cerisiers en fleurs, aux samouraï et à la technologie aveugle. Les cours de langue, à des listes de vocabulaire, des règles de grammaire, des sons à bien prononcer. L'enseignement, réduit à ce que Paolo Freire appelle "la pédagogie bancaire" ou Sartre, la "pédagogie nourricière". L'apprentissage d'une langue n'est pas un cours de contenu; la langue étant forme de lecture du monde. il s'agit d'une transformation de la forme.

Bien sûr, le devenir culturel, dans ces circonstances, comme tous les processus, est ambivalent: d'une part la perte des diversités, l'uniformisation, l'homogénéisation et sous les coups de l'informatique, la réduction digitale, la banalisation en objets; d'autre part, par les nouvelles possibilités de rencontres, dans la conscience des finalités globales de notre aventure terrestre, de nouvelles synthèses, de nouvelles diversités, peut être plus intériorisées, peut être de plus en plus intériorisées. Avant tout, ne pas oublier de sauver la diversité culturelle (le Tibet, l'Afrique), retrouver les singularités qui permettent l'épanouissement culturel pour en intégrer les valeurs, extraire ce qu'elles apportent de plus riche en compréhension, en quête, en questions posées au monde. Car, et Malraux l'a bien mieux dit avant nous: la culture n'est pas un ensemble de réponses données au monde mais un ensemble de questions posées au monde. Le multiculturel est surimposer les questions pour les raffiner, pour mieux lire le monde, les autres. L'interculturel pose les questions sur les questions. La connaissance d'une seconde, d'une troisième langue permet l'assouplissement des moyens de lecture du monde... Apprendre une seconde langue permet de préparer une troisième, celle par laquelle on apprendra à transiter, par laquelle on apprendra à lire les moyens de lecture.

Après cette longue introduction, nous glissons

doucement vers les concepts d'interculturel, de matrice culturelle. Pour y arriver, distillons de tout ce qui précède, le concept culturel le plus opératoire, qui nous permettra plutôt que d'accumuler des clichés sur la culture, plutôt que d'en faire un musée d'objets, d'ouvrir à un nouveau stade de compréhension du monde; un monde dans lequel nous sommes à la fois singuralisés et virtualisés.

Cette définition est bien celle de culture comme décodage du monde. La culture est un filtre rapidement acquis, aux frontières du génotype et du phénotype, et qui permet de clôturer un monde, c.-à-d. de le signifier. Les verbes employés précédemment lors de la définition de la culture: tracer, séparer, installer, régulariser, classer, proposer seront aussi des activités cognitives de décodage.

En cela, ce filtre dynamique culturel ressemble au filtre ou crible phonologique d'abord décrit par Emile Polivanov en 1928, ensuite repris et analysé par Nicholas Troubetzkoy en 1936, enfin appliqué par Petar Guberina dès 1955 et par Raymond Renard dès 1965 à l'apprentissage des langues.

De quoi s'agit-il? Il s'agit d'un système de décodage très vite installé dans notre cerveau, son interaction neurologique, surtout par ses conduites synaptiques qui ne

transfèrent que les éléments d'information nécessaires pour comprendre, pour clôturer le monde singulier dans lequel vous vivez. Ainsi, au niveau phonologique, les spécificités rythmiques et intonationnelles d'abord, ensuite les traits distinctifs et sélectifs phonémiques, basés sur une distribution fréquentielle spécifique sont privilégiés et deviennent très vite les seuls pertinents. Ce qui a fait dire à Polivanov que nous sommes sourds pour une langue étrangère. Nous la filtrons à travers les traits pertinents de notre langue première. Nous filtrons toute culture à travers les traits pertinents (système de catégorisation) de notre première culture.

Mais contrairement à toutes les théories positives mécanistes, tout apprentissage d'un moyen de communication, plus personne ne le nie, se fait comme le dit Gregory Bateson, par la perception de la différence. L'apprentissage d'une nouvelle culture n'est pas un processus d'identification, mais de différenciation. Une fois saisie l'écart entre les nouvelles données et les modèles qui vous ont permis de nous construire, la perception et l'intelligibilité subséquente de cette nouvelle culture nous permettent de l'intégrer. Il s'agit donc de percevoir un écart, une différence. Et comme la culture est, elle-même, une structure différentielle permettant de lire le monde, nous sommes, selon une autre formule de Bateson, dans l'univers de "la différence de la différence".

L'interculturel alors est chez celui, chez celle, qui a réussi à développer d'une culture à l'autre, une sorte d'interface où tout pivote, intermédiaire, lecteur différentiel, échangeur qui permet le changement d'ordre, d'espace, d'échelle. L'interculture, différence de la différence, devient espace de lecture des cultures, lieu où l'on apprend le "suspens culturel" selon M. Serres. C'est un lecteur-prise de conscience de l'écart qui existe à partir des singularités du concret - un regard, un ustensile de cuisine, une salutation, une croyance, une légalisation, le rythme d'une langue, les larmes, un accueil, la structure écologique...".

Dans le passage d'une culture à l'autre, le premier pas, c.-à-d. le biculturel est le plus difficile, parce qu'il faut sortir du carcan de sa culture initiale, de sa camisole de force qui est aussi son réseau sécuritaire pour s'installer dans une polarité oppositionnelle. Mais dès la troisième culture, dès la troisième langue, s'installe la tierce variante, comme un tiers-lieu, celui qui permettra le jeu des écarts, la flexibilité perceptuelle, une disponibilité nouvelle, une célérité, une vélocité que le philosophe français Vladimir Jankélévitch décrit comme "occurrence opportune, éblouissante et incandescente comme l'éclair" grâce à laquelle le locuteur joue la relation du temps à l'espace et de l'être humain au temps. Dans laquelle nous pouvons renouveler nos relations avec le temps et

l'espace, axes profonds de l'identité culturelle et qui mettra enfin à notre disposition l'instrumentation complexe pour lire "l'agilité infinie du chaos" comme le dit le philosophe du XIX^{ème} siècle, Schlegel. Cet instrument de décodage basé sur la notion de différentiel est un métaxu - un intermédiaire - entre le concret et le conceptuel, une matrice qui permettra la construction d'une nouvelle unité et de nouvelles diversités" comme le demande E. Morin. Ou encore comme le décrit dans son langage poétique Michel Serres, "l'échangeur, sas entre toute différence", "monde transparent où circulent les échanges" "où la distance supprime son écart par la liaison" et qui situe l'homme à l'intersection - tiers-lieu universel - de toutes les cultures. Dans la société contemporaine, mondialisée, ce n'est pas le bilinguisme qui ouvre mais à partir de la troisième langue, l'acquisition de ce lieu intermédiaire qui permet la créativité de l'écart à la règle. Le Canada, sorti de sa réalité bipolaire l'a compris et poursuit une politique de multi-culturalisme ouvert parce que non clôturée par l'espace... Le Canada, en effet, est cet espace ouvert qui permet de lire les autres sans perdre sa singularité.

L'interculturel, lieu interne, est une topologie où l'on se déplace sans cesse à l'écart de l'équilibre, où le déplacement modifie l'espace perçu, où les clôtures sont en mouvance continue, où tout se ramène à des déplacements de fragilités brèves, petites, associées par

écarts et voisinages.

Cette matrice inter-lieu intègre circonstances, contextes, situations, singularités, toute la chromatique de la culture, la transforme en topique du vivant qui aligne dans la carte reconstituée, é-mouvante, des milliards de neurones tantôt cyclones déchaînés, tantôt mers calmes que traversent autant de synapses communicants, autant de différentielles d'ordres étagés que l'on veut, série infinie qui travaille sur les replis de la courbe fractale, chaotique, réelle, contemporaine d'une lecture renouvelée - interculturelle, méta culturelle - du monde qui est devant nous.

Plus pragmatiquement, à partir de quoi bâtir ce lecteur différentiel? D'abord, à partir du réel, du concret, terre fertile. Les abstractions, elles, - la partie, l'idéologie - par contre, tuent. Ensuite, à partir du complexe, générateur; le monde simplifié, le monde catégorisé, eux, déforment, car rien ne vaut une "catégorie" pour endormir l'intelligence. Le monde, en effet, est un foyer multiple, complexe, riche, bariolé, effervescent, chatoyant, instable. Notre grille ne peut lire que lui. Pour nous, enseignants, ce sera le discours, la parole vivante.

Ensuite, ne l'oublions pas, sur le plan neurobiologique, il existe un certain nombre de traits que toute culture

possède, en deçà, au delà de sa diversité culturelle, il y a traits universaux, comme nous le rappelle souvent Edgar Morin, partout il y a forme de rationalité, forme de folie; partout il y a stratégie et invention, partout il y a danse, rythme, musique, partout il y a langage, partout il y a plaisir, amour, tendresse, partout il y a – et cela nous intéresse en premier lieu – prolifération imaginaire, si divers que soient les formules, les dosages.

Pour ce qui est de notre proposition d'espace interculturel, le cadre s'appellera "rationalité complexe", basée sur la perception – et de la subséquente intelligibilité – du différentiel, sur rythme, langage, emploi de l'imaginaire. Cet imaginaire qui – d'après les dernières études en neurobiologique – a également des liens avec la perception. J.P. Changeux écrit "La fugacité des schèmes interprétatifs qui accompagnent dans notre cerveau toute perception, crée une instabilité dans l'interprétation. Cela libère la place pour l'imaginaire, pour la création". Mais cette fugacité des schèmes interprétatifs qui proviennent justement du mis en jeu des lectures différentielles, multipliées, fournies par le multiculturel, permettent la lecture polyphonique du monde, acte transversal aux multiples couches emboîtées de notre cerveau.

L'interculturel est donc lieu de passage, lieu de transport, lieu pour migrants, nomades, métis, et qui

provient à partir d'une perception différentielle du monde, dans le déblocage des dualités, de la polarisation... Tout sens y dépasse le littéral. Tout sens y est en même temps métaphore. Tout sens y inclut tous les sens déjà perçus. Dans le passage du littéral au métaphorique, l'homme intègre la polysémie, apprend la multiplicité, la pluralité. Ce continuel déplacement, même s'il se fait à partir de son expression personnelle, de son local à lui, lui permet, par l'autre également décentré, l'objectivation en la troisième personne. La transcendance ne peut se faire qu'à partir d'un ancrage immanent, se dégage dans les fluctuations nées de continuel rajustements, d'approximations successives, toujours renouvelées. De flexibilité distancée.

L'espace rationnel simplifié, lui, est lieu d'exclusions, parce que lieu d'appartenance, source d'uniforme(s), source d'intégration donc d'anathème, où culture propre ne tolère pas la tienne qui ne supporte pas la mienne. Il se désintègrera néanmoins devant ce métis-interprète, qui a appris à voir, à écouter, à apprendre, à lire le monde. Le temps du lecteur est celui du dé-lire fondé. La conscience de contradiction dépend d'ingrédients appelés mobilité, combinaison, souplesse, subtilité: elles sont marraines de l'être interculturel! Bach, Diderot, Pirandello, Joyce, Jakobson, Möbuis, Bateson, Hofstadter, Chatwin, Leonard Bernstein, Telonious Monk et Cecil Taylor nous l'ont préparé. Réfléchissons leur héritage!

L'interculture implique qu'aucune culture seule ne cartographie adéquatement le réel. Que c'est la diversité irréductible qui permet une pensée universelle, orchestrale, harmonieuse. "La singularité de l'être, concept riche, est celle née des cinq sens, où l'individu n'est pas centre, mais centon, ensemble nombreux de pièces composites" (Serres, 1991, 271-273). Un moi, singulier, fait de voisinages, de rencontres, de relations, de contacts, de mises en communication. L'interculturel lui ressemble, fait de voisinages, de rencontres, de relations, de contacts, de mises en communication.

L'art de voir s'invente en voyageant. Les travel writers sont révélateurs d'une civilisation à la recherche d'oxygène. Lisez "Songlines" par Bruce Chatwin (1987). L'interculturel y est né. L'art d'entendre aussi peut s'inventer en voyageant. D'une langue à l'autre. En passant d'un discours à l'autre. Non d'une langue présentée sous forme d'exclusions mais comme ensemble différentiel.

L'art d'écouter s'invente en différenciant. Le structuralisme différentiel est né lorsque Jakobson a entrepris le chemin de Moscou à Prague. Du russe au tchèque, par des différences minimales.

Mais Jakobson qui mit le langage sur le chemin des réseaux, de la communauté et de l'énonciation, ce rôdeur du réel, ajoute très vite deux notions trop souvent délaissées, le "nur peripherische", le "nur ganzheitliche". Le "nur ganzheitliche" retrouve la fulgurance pascalienne: "Toutes choses étant causées et causantes, aidées et aidantes, médiates et immédiates, et toutes s'entretenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus différentes, je tiens improbable de connaître les parties sans connaître particulièrement les tous". Toute différenciation ponctuelle n'existe que, ne naît que, dans la gestalt, le global, le holistique, et ne se déclenche que par un vecteur en marge. Ce vecteur en marge qui provient du "nur peripherische" ressemble fort à la place que donnent E. Morin et M. Serres à l'homo-sapiens-demens dans le monde. L'homme, non pas au creux de la sphère, au centre du cercle, mais comme foyers de l'ellipse, l'un et l'autre dédoublés, marginalisés, vecteurs en marge, en marche, Arlequin plutôt que Faust.

Apprentissage des langues

Lieu privilégié de la culture, noeud de la multiplicité des sens, notre propension à l'apprentissage des langues peut être le terrain fertile de l'interculturel. Pourvu que l'on tienne compte de ce qui fait le voyage des uns aux autres. De ce qui nous apprend à voir et à entendre.

Devenus passagers des lieux différentiels, à partir de cela, les apprenants reconnaîtront – parfois comme une découverte – leur propre culture, au moment d'entrer en une autre culture.

Les secrets: un enseignement aux antipodes de ce que Sartre qualifiait de "pédagogie nourricière"; un enseignement-guide; qui permet la navigation à vue, à ouïe, où les concepts pédagogiques comportent l'ancrage dans le concret, dans le jeu des voisinages différents, des contextes emboîtés, des relations polyphoniques du local et du global, où les concepts pédagogiques permettent la perception du différentiel aux apprenants en situation dialogique.

L'enseignement d'une langue seconde devrait être conçu en mode opératoire, en révélateur différentiel, où le langage non réduit à une struture d'objets devient outil de transformation du réel et de tout ce que ce réel contient. Le langage, rappelons-le, est un des moyens les plus puissants pour aller à l'encontre du phénomène, des phénomènes, du concret, pour l'organiser, pour le réorganiser. La réalité n'est pas toute faite et l'on sait depuis longtemps qu'elle est construction. Construction gérée par notre perception qui, au second degré, fournit ses outils au langage pour devenir l'outil de la réflexion, métaxu entre le concret et le conceptuel.

Une culture autre est une lecture différenciée du monde. Une langue étrangère, inscrite dans ses réalités culturelles, dans ses gestalts intonationnelles et rythmiques, peut permettre la réorganisation du filtre sémantico-pragmatique, à l'instar de celui phonologique, comme nous l'a montré si bien le système verbo-tonal de correction phonétique développée à l'institut de Phonétique de Zagreb et au Département de linguistique à Mons. Une lecture "dédoublée" de la réalité ne peut que déployer celle-ci, l'ouvrir.

L'épanouissement de l'apprenant se fera par une prise de conscience de l'écart qui existe entre la variété des modèles qu'il saura dégager du concret linguistique. Il se fera ensuite à partir du jeu des écarts, de sa flexibilité perceptuelle. Alors sa disponibilité à saisir le différentiel permettra une célérité, une vélocité qui, est celle de la réflexion, mais aussi celle de la créativité.

Une créativité qui permet de renouveler nos relations avec le temps, avec l'espace, axes profonds de l'identité culturelle, et qui mettra à la disposition de l'interculturel l'instrumentation complexe pour lire, comme je vous l'ai déjà signalé, "l'agilité infinie du chaos" (Schlegel).

Pour cela il existe donc la superbe méthodologie élaborée au fil des ans depuis 1960 par l'institut phonétique de Zagreb, l'École normale de St-Cloud-Crédif

et l'Université de Mons: le système verbo-tonal de correction phonétique et la problématisation d'apprentissage qui est à la base de la méthodologie structuro-globale audio-visuelle, lorsque celle-ci n'a pas été déviée, dévoyée par les idéologies académiques successives.

Une remarque avant de conclure: inscrit dans sa seule langue "maternelle", - profondément installée en son comportement, proche du non-conscient -, le locuteur unilingue, surtout dans la position d'aliéné qu'est celle de l'immigrant, ne possède pas cet appareillage de lecture du réel. Or l'apprentissage non-positiviste d'une langue seconde peut lui révéler sa relation avec le réel, la relation avec sa langue maternelle, parce qu'il a réussi à la réfléchir et qu'ainsi il "conscientise" sa langue première, sa culture de départ. Ainsi l'apprentissage d'une langue seconde, à partir de sa complexité différentielle permet, en profondeur, le renforcement de la culture première.

L'apprentissage d'une langue seconde est une intervention "culturelle" qui permet la prise de conscience des possibles dans le réel, permet des constructions différenciées, permet une perspective relationnelle des hiérarchies, des valeurs, une transversalité du regard, de l'ouïe, un court-circuitage du temps et de l'espace, leur redistribution, l'entrée de l'être dans le circuit de

communication, celui qui, selon Bateson, encore lui, ouvre sur sa métacontextualité fécondante. N'est-ce pas là une possible définition de l'espace, du temps interculturel?

Non positivistes, non réductionnistes, parce qu'ancrés dans le concret, la complexité et le tout, des méthodes comme le verbo-tonal nous aident à nous dégager de l'anthropos arrogant et ouvrent sur un discours d'un type logique supérieur, communicationnel, critique et créateur, sur une constante reconstitution du réel, riche réflexion culturelle et sensible et rappellent que la dépétrification de la perception, l'apprentissage de sa virtuosité, élimineront les barrières que toute culture nous érige. Ne s'agit-il pas d'une définition d'ouverture sur l'autre? N'est-ce pas là la définition finale de l'être interculturel?

Un être qui, devant la complexité mouvante, dans l'entrelacs des différenciations, apprend l'humilité, cultive aspirations, espoirs, étonnements, saisit l'implicite, développe pouvoirs de l'imagination, entre dans l'imaginaire renouvelé, né des différentiels, complexe parce qu'en jeux polyphoniques, perçu dans des méthodes d'apprentissage non-positivistes, qui dans leur forme plus encore que dans leur contenu qui constituent le paradigme exemplaire de l'interculturalité. Qui permettent de mieux garder son identité, sa singularité, la raffermir de façon critique et en même temps s'ouvrir au monde. Une ouverture qui passe nécessairement par la culture, par

l'intégration - non dans l'identification mais dans la différenciation - de la culture, ferment de nouvelles virtualités, de nouveaux rêves, aux antipodes des fondamentalismes et de nos égoïsmes dévastateurs.

De l'apprentissage de la langue à l'espace interculturel

Nous montrerons dans cette présentation qu'un apprentissage des langues non-positiviste, non-réductionniste, ouvre la perception à l'intelligibilité du monde.

Si la culture est de l'ordre du vivant, l'espace inter-culturel est de l'ordre de l'auto organisation du vivant. Il permet un lieu de mutation, de lecture différentielle des autres cultures et en même temps, un renforcement critique de sa langue première.